

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 30

Artikel: Gertrude à la Becca d'Audon : fin
Autor: Hoinville, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204381>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Après la grande ville.

CROQUIS ET IMPRESSIONS

Des hommes passent, en chemise de couleur, la faux ou la fourche sur l'épaule. Un salut cordial au passage — un vieux masque reconnu, — ou bien le regard en glissade qui s'en va vers l'étranger, le citadin, celui qui est de là-bas, — plus loin — vers les grandes villes, on ne sait pas au juste. Des chars de foin s'entassent dans la cour, — tous les parfums de l'été, que chauffe enfin le soleil.

Au milieu des fuseaux verts de la vigne, dans toute la belle teinte d'aquarelle fraîche, des chapeaux dépassent, des gestes se concentrent sur les besognes prudentes...

Aussi dans les champs, où, de loin, les hommes pressés de ramasser leur foin, remuent comme de petits grillons, et où les attelages ont l'air de jouets d'enfants, oubliés là par la main de quelque gargantua capricieux...

Et là, sous les yeux, un coin de parc, — de grands arbres aux troncs très droits..., un peu forêt vierge... Une petite allée qui prend des teintes de lilas foncé, — et des taches de soleil qui viennent la barrer de tiges droites, comme des fleurs lumineuses et fauchées...

Et toute la gamme des verts, — toute l'exubérance déconcertante et riche des verts éclatants, des mousses opulentes et veloutées, — autour des troncs patinés comme de vieux bronzes ou gris et froids comme du métal poli.

Et dans cette riche et fleurissante verdure, la cohue aérienne de tous les insectes, crissant, bourdonnant et musicant à qui mieux mieux ; mouches qui passent comme des points d'or dans les échappées de soleil, — moucherons qu'on ne verrait même pas, s'ils n'étaient toujours en nombre comme de bons électeurs, — insectes bizarres, ailes diaphanes qui passent, petits corps ronds et gris, microscopiques aéroplanes, et puis les moustiques, ces ivrognes maigres, jamais visibles et toujours là, et qui se gorgent immodérément du meilleur vin de nos veines...

Dans les gerbes, toute la vie nombreuse et multiforme des bestioles, — toute la petite vie du ras de la terre, et trouant le silence de ses presque imperceptibles manifestations... feuille qui bouge, brindille qui craque, sauterelle aux yeux noirs un peu saillants, et qui s'appuie sur ses béquilles... Là-bas, dans un rais de soleil, un papillon blanc, éternel incertain, zigzague...

* * *

Quelle revanche, cette nature faite toute d'horizons largement ouverts sur le bleu du ciel, de la gamme émeraude des arbres, du chant des oiseaux et de la vie des insectes, — de tout ce calme de vieux arbres qui ne bronchent plus, philosophes bien enracinés, mais résignés à tout... — quel contraste avec la vie, même estivale, d'un Paris aux toits ensoleillés et brûlants...

Où sont les larges boulevards, aux terrasses de café débordantes, vers le soir, — le Pan-

théon, les dômes et les cathédrales ruisselantes de soleil ; et toute la sillonnée des rues, — les petits chevaux de fiacres maigres et fatigués, jalousant au bord des trottoirs l'eau fraîche du ruisseau... — les cochers assoupis, les omnibus bruyants, — voici Madeleine-Bastille et ses trois bons gros chevaux — et les autos, et les autobus, monuments trépidants et vacillants, jetant dans les rues l'appel nasal de leur trompe...

Ici, c'est la revanche du calme, de la nature immuable et douce des arbres, des ruisseaux chantant, et des feuillages rythmiques, — la revanche du sol campagnard, vaste et paisible, sur la fourmière étroite de la grande ville, sur l'entassement laborieux, mais étouffant, des millions d'insectes humains, combattants féroces, — tous rués à l'assaut, — ou bien ployés despotiquement à la tâche, et dont tant ne sauront jamais la douceur vivante des campagnes, la halte bienfaisante sous les horizons élargis, qui retrempe les énergies, dérident l'apreté des fronts, et mettent, avant de rentrer dans l'inévitable mêlée, un peu de soleil dans les yeux les plus assombrés.

Château d'Eclépens, 22 juillet 1907.

PIERRE ALIN.

Juste Olivier et le féminisme.

Les lignes suivantes sont extraites d'une « Conférence en vers » traitant ces sujets : « Les droits de la femme et les devoirs de l'homme. — La jeunesse. — Les quatre saisons et les quatre âges. — La vieillesse. — Le doute et sa racine. — Intermède. — Le solitaire. — La causerie. Ses conditions. — Dialogue avec un auditeur. — Historiettes et faits divers. »

Juste Olivier, dont on va, samedi, inaugurer le monument à Gryon, fit cette conférence à Lausanne, à Morges, à Genève, à Neuchâtel, à Bâle et à Aigle.

I

Mesdames et Messieurs, — ou : Messieurs et Mes-
[dames, —
(Des « mots mis en leur place » on connaît... les
[réclames !)

Le beau sexe est aussi le plus influent ; mais
La femme a-t-elle droit au premier rang ? je mets
La chose à l'examen, comme une simple thèse
Pendant encore. — Faut-il déjà que je me taise,
Ou m'accorderiez-vous, Mesdames, d'insister
Sur cette question, et de la discuter ?

Si j'en crois tous les dons qui sont votre apanage,
Non pas l'art seulement de tenir un ménage,
Mais la bonté, la grâce, et ce rapide esprit
Qui, sans air d'y penser, comprend tout et sourit,
Saisit à demi-mot, devine, vole et passe
Où le nôtre, plus lourd, veut un plus long espace ;
Si j'en crois tous cela, mille autres qualités
Qui forment votre lot, vous me le permettez.
Eh bien, si vous étiez en droit ce que nous sommes,
Non plus, par conséquent, des femmes, mais des
[hommes

Serait-ce d'un sourire aussi tranquille et doux
Que vous me laisseriez discuter contre vous ?...
Vous voyez ! — premier point. — Ce regard qui
[veut plaire

Amasserait déjà des éclairs de colère.

— Second point : — devenus vos esclaves en droit
Le serions-nous en fait aussi bien ?... qui le croit ?
Pour un maître on n'a pas de bien vives tendresses ;
Vous seriez maîtres, bien ! mais seriez-vous maî-
[tresses ?

Et ne serait-ce pas, par un juste retour,
A vous, tranchons le mot, de nous faire la cour ?
Considérez enfin que l'échange des rôles
Emporterait aussi l'échange des paroles ;
Ainsi, quand nous disions : « Ma charmante ! »
[c'est vous

Qui diriez : « Mon charmant ! » jugez des rires fous !

Je sais bien qu'on prétend, en phrases doctrinales,
Vouloir faire de vous seulement nos égales.
C'est le plus simple droit, dit-on, c'est l'égalité.
Mais les mots sont trompeurs. Celui d'égalité
S'est prêté de nos jours à plus d'une équivoque,
Comme un beau fruit cachant un ver noir en sa
[coque.

Ce mot qui devait tout aplanir, monts et vaux,
N'a fait que nous donner des despotes nouveaux,
Non moins que leurs aînés portant très haut la tête
Sur le peuple hébété, devenu leur conquête.
Vous n'en feriez pas tant, si je suis bon devin ;
Mais toute égalité me paraît un mot vain.
La vie, en tous, pour tous, n'est jamais même chose.
On ne fera jamais ni du chêne une rose,
Ni... le contraire. Il faut en prendre son parti,
Surtout lorsque étant rose on n'est pas mal loti.

Chacun a quelque don que n'aura pas un autre.
Il faut développer ce bien, seul vraiment nôtre,
Pour arriver par là, par ce fil conducteur,
Au plus haut de soi-même, à sa propre hauteur.
C'est ainsi seulement, par ce droit de naissance,
Que vous aurez aussi, Mesdames, la puissance,
Sans qu'on la voie encor, par un criant abus,
Toute du seul côté de nos mentons barbus.
Mais qu'elle soit la vôtre, et qu'elle en ait la grâce,
Non l'effort de la nôtre et son poids qui harasse,
Son aller, son parler méthodiques et lourds,
Comme si vous aviez, vous, affaire à des sourds.
Pourquoi diantre vouloir être logicienne
Lorsque, cent fois bien mieux, on est magicienne ?
N'est-ce pas suffisant ? même trop ? Convenez
Que mener dextrement vos maîtres par le nez,
Depuis la belle Hélène et la guerre de Troie,
Fut et sera toujours votre art... et votre joie.

Done, à nos deux partis chacun sa qualité.
Tous deux supérieurs : voilà l'égalité.

Juste OLIVIER.

Gertrude à la Becca d'Audon.

FIN

La petite caravane s'ébranla après de brefs adieux. Elle avait à sa tête, comme guides, l'hôtelier et le maître d'école. Sui-vaient cinq ou six montagnards, puis Gertrude, le muletier et d'autres hommes portant des pelles, des cordes, des perches, tout l'attirail enfin d'une expédition de sauvetage.

Au hameau de La Ruche, où elle arriva rapidement, par une bonne route, la petite troupe se renforça de quelques montagnards. Une jeune fille versa à boire à tout le monde, à la lueur des lanternes qu'on venait d'allumer. Deux vachers, que la tourmente avait chassés des

hauteurs, échangeaient quelques mots avec l'escorte de Gertrude. Les sons rauques du dialecte du Gessenay lui étant à peu près inintelligibles, elle demeurait indifférente à la conversation, plongée qu'elle était dans une morne apathie. Elle comprit cependant que les vaches des deux hommes avaient été surprises par la neige et qu'ils avaient eu mille peines à les mettre en sûreté à la Ruhe. Soudain, un nom la tira de sa somnolence. Elle prêta l'oreille : c'était bien le nom de son mari, le professeur de Lausanne, que prononçaient les vachers. Le plus âgé des deux parlait avec abondance de la catastrophe de la Becca d'Audon, de l'intervention du Club alpin, section des Diablerets, des Ormonans, au nombre d'une trentaine au moins, armés de pioches et de pelles, qui fouillaient la neige sous le Sex Rouge, sur le Rossboden inférieur, et qui naturellement n'avaient rien découvert encore.

— Parbleu ! fit le maître d'école, je l'aurais juré ! Explorer sous le Sex Rouge ! quelle bêtise ! C'est trois cents mètres trop bas ! Qu'ils débilaient, si bon leur semble, la moitié du champ de neige, ils ne trouveront rien !

Et, dans un flux de paroles, le verbeux maître d'école développa une théorie terriblement compliquée, pour démontrer que la catastrophe avait eu lieu bien plus haut et aussi bien plus à droite.

Qui avait raison ? Les avis des montagnards se croisaient en un flux de mots brefs et précipités, si bien que Gertrude renonça à y comprendre quelque chose. Les coudes appuyés sur le cou de sa monture, elle essaya de voir, pour la première fois depuis son départ de Wimmis, la fatale montagne à laquelle se rivait son sort ; l'obscurité et les nuages qui remplissaient la vallée arrêtaient son regard aux dernières maisons du hameau. L'incertitude arrachait des soupirs à la jeune femme. Elle aurait interrogé volontiers les deux vachers sur les recherches entreprises de l'autre côté de la Becca d'Audon ; mais elle n'en eut pas le temps : la voix impérative de l'hôtelier de l'Ours ordonnait à la caravane de se remettre en route. Silencieux, les montagnards s'éloignèrent de La Ruhe sans un mot d'adieu, sans avoir même remercié d'un geste la jeune fille qui leur avait offert du vin. Ils avançaient à longues enjambées, pour rattraper le temps perdu en vaines paroles.

La nuit était venue tout à fait. Gertrude ne se souvenait pas d'en avoir vu jamais une aussi sombre. A la tête de la colonne vacillait bien la

lueur de la lanterne, mais elle était si faible qu'on n'y voyait qu'à quelques pas. Sous les sabots du mulet, sous les lourdes chaussures ferrées, grinçait et roulait le gravier délavé par la pluie et, au passage des flaques d'eau, de froides gouttelettes rejaillissaient jusqu'au visage de Gertrude.

Ce fut ainsi une montée interminable, d'abord entre les haies fermant les prairies, puis à travers de maigres champs, des soupçons de jardins potagers, des taillis, des forêts de sapins et de mélèzes, enfin le long des mouvants éboulis de cailloux. Aboutissait-il vraiment quelque part ce raboteux sentier qui semblait se plaire à tous les accidents du sol, tantôt zigzaguant en lacets si rapprochés qu'il avait constamment l'air de rebrousser sur lui-même, tantôt sautant sur quelque crête pour retomber aussitôt dans un ravin, s'élargissant sur les terrasses ou s'y divisant en multiples bras qui ne se rejoignaient que bien plus haut, ou encore se transformant en un petit torrent plein de cascates et de cavités traîtresses, quand il ne se perdait pas complètement dans les combes marécageuses et moussues ou sous le limon charrié par les averses ?

Les membres de l'expédition se suivaient à la file indienne, toujours sans desserrer les dents, d'eux se dégagait une âcre senteur, mélange d'odeurs d'étable, de transpiration et d'affreux tabac, qui prenait Gertrude à la gorge et la contraignait à se fourrer de temps en temps le nez dans son mouchoir finement parfumé. Elle ne voyait de ces hommes que le jeu fantasmagorique de leurs ombres qui s'entrecroisaient pardessus le sentier comme de gigantesques chauves-souris ou qui s'allongeaient à l'infini sur quelque paroi de rocher pour se recroqueviller ensuite et ramper sur le sol, pareils à des reptiles repus. Si lugubre était ce tableau, que Gertrude en avait des frissons d'épouvante et qu'elle se retenait pour ne pas pleurer.

La voix du muletier la tira soudain de son effarement.

— Nous voici arrivés au Bodeli, lui dit cet homme, Dieu sait en quel état le chemin sera plus haut !

— Où ça, plus haut ? demanda Gertrude, dont l'esprit impatient volait déjà à l'endroit de la catastrophe. Vous n'entendez pas parler du sommet de la montagne ?

— Ah ! bien, oui, le sommet de la montagne ! On n'y va pas comme ça, du moins pas avec un mulet... Je veux dire l'alpe d'Audon. D'ici, on ne met d'ordinaire qu'un petit quart d'heure

pour en atteindre les premiers chalets ; mais, aujourd'hui, nous devons nous estimer heureux si nous y arrivons en deux ou trois heures.

— Est-ce l'obscurité qui vous empêche de cheminer plus rapidement ? Pourquoi alors n'avez-vous pris qu'un seul falot ? Ou bien le chemin est-il vraiment aussi mauvais que vous le dites ? A en juger par l'allure paisible du mulet, on ne le croirait certes pas.

Au lieu de répondre, le muletier, arrêtant sa bête, se mit en devoir d'allumer sa pipe, opération que le vent violent ne rendait pas facile, mais qui dura moins cependant que Gertrude l'aurait voulu. Il lui eût été doux de se remettre un peu de la fatigue que lui causait la rigide selle. Elle pria le montagnard de lui hausser un peu les étriers, afin qu'elle pût s'y appuyer plus commodément.

— Pas ici ; attendez que nous soyons à l'alpe d'Audon ! répondit-il avec rudesse.

La caravane n'arriva qu'à minuit à l'alpe d'Audon. A partir de ce point, sa tâche devenait singulièrement ardue, à cause de l'épaisse couche de neige qui recouvrait le sentier. L'hôtelier engagea Gertrude à redescendre dans la vallée ; mais, apprenant alors seulement qu'elle était la femme du vieux professeur qui avait disparu avec les cinq étudiants, il n'insista pas, et la colonne se remit en route, dans un morne silence. Au bout d'une heure de marche, nouvel arrêt : le mulet ne pouvait plus avancer.

— Nom de D... ! s'écria l'hôtelier ! nous n'arriverons jamais !... Madame, fit-il à Gertrude, la bête est fourbue, à cause de ses mauvais fers ; il faut que vous mettiez pied à terre et que vous retourniez à l'alpe d'Audon avec le muletier.

Gertrude sauta bien volontiers à bas de sa monture. Quant à lâcher la caravane, c'était une autre affaire. Elle se planta délibérément sous le nez de l'hôtelier et l'apostropha de la sorte :

— Si vous vous figurez que votre grosse voix m'en impose, vous vous méprenez étrangement. Je sais ce que j'ai à faire, cela ne regarde que moi. Agissez comme bon vous semblera, abandonnez-moi dans cette solitude, soit. Mais dites-vous bien que si vous aviez le cœur d'agir avec si peu d'égards envers une faible femme, ni vous, ni vos menaces ne m'empêcheraient tout de même de vous suivre comme un chien ! Compris !

Une nouvelle bordée de jurons s'échappa des lèvres de l'hôtelier de l'Ours, tandis que le maître d'école s'efforçait de raisonner Gertrude.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

15

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE IX (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

On croit inutile d'expliquer ici au lecteur, ce qu'il a déjà deviné ; et comme quoi, la dame d'Estavayer, au sortir du Te-Deum, chanté pour la victoire de Fraubrunnen, étoit tombée dans le piège que lui avait tendu son époux. Arrivée avec la demoiselle d'Aleman, dans la chaumière où elle croyoit recevoir les derniers soupirs de Grandson, elle fut enlevée par Gérard, dont l'armure cachoit les traits. Cette dernière circonstance annulant toute preuve juridique contre lui, puisque Grandson et ses gens avoient seuls été témoins de la catastrophe, l'abbesse de Fraubrunnen crut

devoir abandonner toutes recherches à ce sujet : ainsi, tout ce qui fut constaté, c'est l'enlèvement et le meurtre de Catherine, par des brigands. Mais Grandson, au défaut des loix, laissera-t-il donc Gérard impuni ? Hélas ! Grandson brûlant du désir de venger la mort de son amante, étoit retenu par ses derniers ordres, et n'avoit repris l'usage de la raison que pour sentir le poids de la vie. En lui parlant sans cesse du seul objet dont il pouvoit s'occuper, la demoiselle d'Aleman avoit pris quelque ascendant sur lui, elle en profita pour l'éloigner des lieux où il pouvoit rencontrer Gérard ; et lui rappelant la dernière volonté de Catherine expirante, elle enchaîna si bien ses ressentimens, qu'il consentit enfin à chercher de nouveau, près du Connétable, la mort, qu'une fortune ennemie lui avoit réservé ailleurs.

En voyant Grandson de retour dans son camp, le héros de la France se croit plus sûr de la victoire, et lui fait un accueil auquel le désespoir peut seul le rendre insensible. Mais l'image de Catherine expirante, suivra désormais en tous lieux cet infortuné ; et les étreintes affectueuses du connétable ne peuvent l'en distraire un instant.

Pour s'étourdir sur une douleur aussi profonde, Othon avoit besoin du bruit des armes : cette distraction ne lui manqua pas près de du Guesclin.

CHAPITRE XII

UN MARIAGE IMPRÉVU

Mais qu'étoit devenu le farouche Gérard après le forfait qui l'avoit si cruellement vengé ? Hélas ! s'il avoit empoisonné la vie de son rival, la sienne n'en étoit pas plus heureuse ; et si l'objet de leurs fatales dissensions avoit cessé d'exister, cette mort n'avoit pu éteindre la haine réciproque qui les animoit.

Blessé dans la chaumière du garde-chasse, effrayé du coup qu'il vient de porter au hasard, s'abhorrant lui-même, et véritablement hors de sens, le seigneur d'Estavayer fuit ce lieu funeste... Il arrive chez lui pâle, sanglant et l'œil égaré. La rigueur de la saison, les secousses du cheval, les remords, ont envenimé sa blessure ; il est porté mourant dans son lit : mais doué de l'organisation la plus vigoureuse, il surmonte bientôt le danger. Le corps guérit ; la raison seule demeure altérée à un certain point. L'embarras est d'informer le convalescent de la mort de son épouse, dont la nouvelle est parvenue à Moudon, pendant qu'on le croyoit lui-même en danger. Ignorant l'impression qu'elle pourra faire sur lui, le taciturne Franconis, son écuyer, confidant unique de ses secrets, laisse au chapelain le soin de l'en instruire ; et celui-ci, qui l'envisage comme un devoir, ne se

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.